

I LEPONTI

tra mito e realtà

raccolta di saggi in occasione della mostra

a cura di

Raffaele C. de Marinis e Simonetta Biaggio Simona

1



Armando Dadò editore

Cultures, styles, ethnies : quels choix pour l'archéologue ?

En l'an 6 av. J.-C., l'empereur Auguste fait inscrire sur le prestigieux trophée de la Turbie, parmi le noms des 46 tribus des Alpes soumises, celui des *Leponti*. A la charnière de l'archéologie et de l'histoire, la question des Lépointiens pose aujourd'hui un problème d'école dont nous aimerions traiter ici les aspects théoriques.

Nous devons en effet nous demander quelles réalités historiques, sociales et ethniques se cache derrière la désignation de cette population des Alpes tessinoises dont la compréhension est comme suspendue entre les très sèches sériations chronologiques établies à partir des nécropoles (STÖCKLI 1975) et quelques trop rares et trop courtes inscriptions tracées dans un alphabet dérivé de l'alphabet étrusque.

L'archéologie des Lépointiens pose en effet un défi méthodologique d'autant plus irritant que nous connaissons le nom de la, ou des population(s) concernée(s) ; nous pouvons le formuler ainsi : l'archéologue dispose-t-il des moyens permettant d'identifier une population pré- ou protohistorique et d'en tracer les limites géographiques ? En deux mots, la réalité de l'ethnie est-elle accessible à une démarche fondée sur l'analyse des seuls vestiges de la culture matérielle ?

Cette interrogation n'est pas nouvelle et a fait l'objet de larges débats remontant aux origines de l'archéologie préhistorique. Il nous semble néanmoins utile de rappeler ici l'état actuel de la question en archéologie ainsi que certaines évidences ethnologiques. De cette confrontation peut émerger, pensons-nous, une approche plus réaliste et plus riche de l'histoire.

Dans cette problématique trois concepts occupent une place centrale : culture, style, ethnie. Le premier, culture, est un terme fréquemment utilisé en archéologie. Le second, style, se rencontre en histoire de l'art, mais nous jugeons plus utile d'élargir le débat sur cette question et d'en étudier ici les fondements ethnologiques. Le troisième, ethnie, est encore aujourd'hui l'objet d'âpres discussions au sein de la communauté des ethnologues et des sociologues, car beaucoup de chercheurs contestent la

pertinence de ce concept dans l'analyse des faits de populations.

1. L'archéologie et la notion de culture

L'archéologie préhistorique est née de la géologie. Pendant longtemps ses préoccupations furent essentiellement chronologiques et les objets récoltés utilisés pour dater. Les premières chronologies scandinaves ont introduit la notion de fossile directeur. La succession d'objets de plus en plus sophistiqués dans le temps, d'abord de pierre, puis de bronze, enfin de fer, offrait un reflet fidèle du progrès, compagnon idéologique obligé de la révolution industrielle. Gustaf Kossinna (1858-1931) fut l'un des premiers archéologues à tenter d'aller au delà de cette simple approche chronologique en assimilant les provinces culturelles des archéologues à des peuples et à des ethnies (EGGERS 1959 ; VEIT 1989) :

" Scharf umgrenzte archäologische Kultur-provinzen decken sich zu allen Zeiten mit ganz bestimmten Völker oder Völkerstämmen. " (KOSSINNA 1911).

On sait quelle a été la trajectoire de cette hypothèse à travers le national-socialisme et ses dérives sanglantes et l'usage qu'en a fait H. Reinerth, archéologue officiel du III^e Reich. On comprend donc que ce type d'approche ait longtemps été rejeté, et l'ethnie considérée comme une réalité hors de portée de l'archéologie.

Cette idée se retrouve également chez d'autres chercheurs totalement étrangers à ce mouvement politique et fait partie encore aujourd'hui d'un " inconscient " conceptuel difficile à éliminer totalement. Le grand Gordon Childe, archéologue d'inspiration marxiste, ou Marija Gimbutas à propos de la civilisation des Kourganés, retiennent ainsi des hypothèses comparables où l'on retrouve certaines équivalences entre culture archéologique, peuple, langue et dans certaines conditions race, qui pourraient se formuler ainsi :

1. Un ensemble de traits culturels (formes des poteries, tombes, habitations, etc.) régulièrement associés les uns aux autres constitue une culture préhistorique.

2. Cette culture correspond à un peuple.
3. Lorsque cet ensemble est régulièrement et exclusivement associé à des restes osseux humains présentant un type physique spécifique on peut remplacer le terme de peuple par celui de race.
4. Puisque le langage joue un rôle déterminant dans la formation et la transmission des traditions sociales, on peut dire qu'un groupe, qui se distingue par une civilisation particulière, doit posséder une langue qui lui est propre.

Aujourd'hui, la communauté des archéologues, à juste titre échaudée, rejette prudemment ce type d'approche ; elle considère qu'il n'y a que des cultures archéologiques et que la réalité de l'ethnie n'est pas atteignable. Le concept d'ensemble polythétique introduit par les archéologues anglo-saxons a largement contribué à cette nécessaire déconstruction et rappelé que la réalité passée n'était pas faite de casiers étanches et monolithiques (CLARKE 1968 ; GALLAY 1977).

On peut néanmoins se demander si ce rejet n'est pas de pure forme et si les archéologues ne continuent pas, plus ou moins inconsciemment, à maintenir l'équivalence entre culture, population et ethnie.

Les recherches en génétique des populations qui ont permis d'identifier certaines concordances entre les grands groupes linguistiques mondiaux et des particularités génétiques neutres par rapport à l'environnement relancent d'ailleurs aujourd'hui le débat sur des bases méthodologiques entièrement renouvelées. Des archéologues comme Colin Renfrew ne se sont pas privés de suivre ce mouvement notamment dans le cadre de la problématique de la diffusion des langues indo-européennes (RENFREW 1990 ; MALLORY 1997). Nous avons nous même abordé cette question à propos de la "culture" campaniforme tout en étant conscient de l'extrême fragilité des hypothèses que l'on peut aujourd'hui proposer dans ce cadre, fragilité due à notre profonde méconnaissance de la signification réelle des vestiges matériels que nous manipulons de façon empirique (GALLAY à paraître a).

Ces quelques tentatives récentes montrent à quel point l'archéologue est démuni devant de telles interrogations et justifie l'effort consenti aujourd'hui pour se doter, à travers une meilleure connaissance de la réalité vivante, en ethnologie ou en ethnoarchéologie, des moyens de mieux maîtriser la relation cultures matérielles - ethnies.

2. L'ethnologie et la notion de style

L'approche de la réalité de l'ethnie peut suivre la voie d'une délimitation au niveau social et idéologique. Un

récent colloque tenu à Paris et consacré au " style et aux expressions stylistiques : approches ethnologiques " ¹ nous a récemment rappelé qu'une voie complémentaire, peu explorée, existe parallèlement, celle de l'analyse des caractéristiques esthétiques des sociétés. Faisons le point.

Pour une définition du style

André Leroi-Gourhan a été l'un des rares ethnologues à jeter les bases d'une analyse du comportement esthétique de l'*Homo sapiens sapiens*. On peut distinguer chez cet auteur deux approches successives du phénomène.

Avant 1950, la notion de style n'apparaît pas encore clairement. On trouve néanmoins une notion proche, celle de " milieu intérieur ", regroupant :

" non pas ce qui est propre à l'homme nu et naissant, mais à chaque moment du temps, dans une masse humaine circonscrite (le plus souvent incomplètement) ce qui constitue le capital intellectuel de cette masse, c'est-à-dire un bain extrêmement complexe de traditions mentales " (LEROI-GOURHAN 1945, p. 354).

Les particularités esthétiques propres à chaque groupe humain sont mentionnées à propos du " milieu technique ", sous-ensemble du milieu intérieur, et se manifestent dans les " degrés de fait ", imprévisibles par nature, et donc susceptibles de rendre compte des particularités constituant l'originalité de chaque groupe humain.

Comme l'a bien démontré Bruno Martinelli, de l'Université d'Aix-en-Provence, la notion de milieu intérieur est une notion inspirée des concepts biologiques de globalité et d'intégrité corporelle proposés par Claude Bernard à propos de la maladie. Le milieu technique, sous-ensemble du milieu intérieur, est caractérisé par sa continuité synchronique (les techniques d'un groupe forment un ensemble organique) et diachronique (toute technique s'insère dans un substrat antérieur qui en constitue les racines). Sur le plan synchronique tous les éléments techniques réagissent constamment les uns sur les autres. Il n'y a pas des techniques, mais des ensembles techniques commandés par des connaissances mécaniques, physiques ou chimiques générales.

A partir de 1950, et notamment dans un article peu connu de l'encyclopédie *Clarté* (1957), Leroi-Gourhan s'écarte d'une conception jugée trop biologique de l'identité et

(1) "Style et expressions stylistiques : approches ethnologiques", Colloque du GDR 1201 du CNRS, Paris, 17-19 novembre 1999. Dans la suite de l'article, les thèmes traités lors de cette rencontre, qui fera l'objet d'une future publication, et cités en exemples sont signalés, entre parenthèses, par les noms des auteurs des communications.

jette les bases d'une analyse de la vie esthétique qui sera reprise dans le deuxième volume du *Geste et la parole* (LEROI-GOURHAN 1965). L'originalité toujours renouvelée du milieu intérieur témoigne de la personnalité et du "style" de chaque civilisation, notion qui se superpose désormais au concept de milieu intérieur.

"Au-delà des caractères qui entraînent de grandes masses humaines dans le cours de leur évolution il existe par conséquent des facteurs de personnalisation qui tendent à créer en chaque moment du temps et en chaque point de l'espace des "personnalisés de groupe", des styles locaux ou régionaux." (LEROI-GOURHAN 1957a, 4860, 1).

Nous reprendrons ici les grandes lignes de cette approche comme base d'analyse des phénomènes esthétiques en l'enrichissant des enseignements du colloque "Style et expressions stylistiques".

Selon Leroi-Gourhan, l'esthétique s'enracine profondément dans les sensations animales de bien-être éprouvées tant au niveau sensitif que moteur. Elle s'en dégage néanmoins progressivement à mesure que le champ est revendiqué par l'activité symbolique, consciente ou non, de l'*Homo sapiens sapiens*.

Si la création esthétique apparaît comme une propriété émergente de l'homme, elle n'en dépend pas moins des lois d'organisation de la nature, tant au niveau du minéral que du biologique, dans ce que l'on pourrait appeler les contraintes de la matière. L'homme est sensible aux formes naturelles de l'ammonite ou du nid de guêpe. Les formes qu'il invente concordent parfois avec celles de la nature.

On s'accorde à reconnaître que l'esthétique englobe tous les domaines de la culture et se réfère à tous les sens : goût, odorat, ouïe, toucher et vue. Au classement de Leroi-Gourhan (LEROI-GOURHAN 1957b) présentant certaines incohérences logiques, nous préférons donner aux notions de gradient et d'expression esthétique utilisées par cet auteur les contenus suivants.

1. Le gradient esthétique se présente sous forme d'un continuum reliant l'esthétique fonctionnelle à l'esthétique figurative en passant par l'esthétique décorative. La première est liée à la vie matérielle et correspond à la beauté à travers l'efficacité. L'esthétique figurative, proprement humaine, s'exprime par contre à travers un système de références comparable à celui du langage et de l'écriture. Elle est extériorisation de l'objet perçu sous forme d'image.

Esthétique fonctionnelle et esthétique figurative peuvent

exister indépendamment ou se superposer sur le même objet.

L'esthétique fonctionnelle peut se matérialiser dans des choix techniques particuliers et arbitraires à l'intérieur de l'espace de liberté laissé par les contraintes de la matière. A argiles identiques et procédé de cuisson uniforme, il reste de nombreuses manières de monter une poterie sans l'aide du tour (GALLAY, HUYSECOM, MAYOR 1998).

2. Les domaines de l'expression esthétique recouvrent les divers secteurs de la culture : bien être végétatif, techniques du corps, postures techniques *sensu stricto*, vêtement et parure, nourriture, habitation, expressions symboliques enfin. Les réductions opérées au niveau archéologique - les vestiges matériels conservés concernent essentiellement l'esthétique de la vision - ne doivent pas nous faire oublier que l'esthétique est une notion globale.

Leroi-Gourhan utilise la notion d'*opéra* pour rendre compte de l'insertion de l'objet porteur d'un esthétique figurative dans un ensemble opératoire auquel participent normalement plusieurs procédés de représentation faisant appel conjointement à plusieurs sens. Un masque ne prend sa totale signification que par la danse à l'occasion de laquelle il est porté, à travers les rythmes d'une musique particulière et par les mythes et pratiques rituelles qui justifient la cérémonie. L'esthétique décorative et figurative traditionnelle des textiles de l'île de Sumba en Indonésie est entièrement conditionnée par une mythologie intégrant une conception du monde, une partition symbolique de l'île et une répartition géographique contraignante des divers types d'étoffes (Danielle Geirnaert).

L'esthétique est l'un des domaines qui échappe habituellement à l'analyse scientifique. Elle fait donc essentiellement l'objet de jugements de valeurs, faux, comme tous les jugements de valeur. Quelques pistes se dessinent néanmoins à travers l'analyse structurale de ses composantes : rythmes réguliers ou irréguliers, symétries ou asymétries, grandeurs ou intensités relatives, etc. et il n'est pas impossible que la linguistique puisse fournir un jour les outils nécessaires à sa compréhension.

Comme tout autre domaine des sciences humaines, l'analyse du style pose le problème de la distinction entre le discours de l'observateur et le discours de l'observé, domaine dans lequel il règne dans les écrits ethnologiques une grande confusion. Tentons d'y voir clair, car il s'agit du fondement même de la démarche scientifique.

1. Au niveau de l'observé, le style peut être consciemment perçu, revendiqué et justifié ou, au contraire, pratiqué

sans discours explicite. Il peut ne rien dire (nous faisons ainsi parce que nos ancêtre pratiquaient de cette manière) ou tout dire.

Les styles revendiqués ont des relations étroites avec la morale et l'éthique et se rapprochent alors du concept de canon. Chez les Touareg le style dépouillé des coussins de cuir est l'expression même de la manière d'être Touareg, de se comporter en homme noble, avec simplicité et retenue (Catherine Hinker). En Sardaigne, le style des serpes et couteaux à greffer fait référence à la qualité de la forme, à l'élégance, aux connaissances techniques nécessaires à la réalisation de l'objet (esthétique fonctionnelle) et à l'identité régionale (esthétique figurative) (Salvatore D'Onofrio). Chez les Nahuas du Mexique, l'habileté du peintre sur écorce est évaluée en terme d'habileté à moudre le maïs ; le beau est comestible (Aline Hémond). En Afrique de l'Ouest, une belle coiffure d'homme rendait autrefois les guerriers invulnérables (Bruno Martinelli). Au Japon, la classe aristocratique propose une mise en ordre intellectuelle systématique et explicite des propriétés esthétiques (Jane Cobbi). D'une manière générale ces justifications et explications du langage dit naturel (même s'il se veut parfois savant) sont de type "fonctionnalistes" (le style pour quoi faire ?) et ne peuvent donc servir de base pour une analyse scientifique du phénomène esthétique ².

2. Au niveau de l'observateur, le discours dit scientifique sur le style reste le plus souvent ambigu. Une première série d'analyses pose néanmoins peu de problèmes. Il s'agit de l'identification des styles de l'histoire de l'art et, pour parler plus techniquement, de la constitution de typologies³ permettant des expertises par rapport au temps, à l'espace ou, plus synthétiquement, par rapport à certains individus ou à certaines "écoles". La situation se complique lorsque l'on aborde les explications fonctionnelles du fait des confusions entre discours de l'observé et discours de l'observateur.

(2) On oppose ici le discours en langage naturel (LN) correspondant au langage de tous les jours au langage scientifique (LS) dont le vocabulaire présente un plus grand nombre de termes spécifiques précisément définis. Les langages savants utilisés dans certaines hautes civilisations traditionnelles, mais ne correspondant pas à la démarche scientifique dans sa définition "occidentale" constituent un catégorie intermédiaire placée ici, arbitrairement, dans les langages dits naturels. Enfin la science s'occupe du comment des choses et non du pourquoi et tente d'écarter de son discours les explications finalistes.

(3) Nous utilisons ici le terme typologie dans son sens restreint de classification associant de façon systématique et contrastée des caractéristiques intrinsèques de type P (physiques), G (géométriques) ou S (sémiologiques) et des caractéristiques extrinsèques de type L (lieu), T (temps) ou F (fonction).

L'analyse que présente Lévi-Strauss des tatouages faciaux des indiens Caduveo du Brésil se présente au premier abord comme un discours scientifique puisque l'explication retenue est propre à l'ethnologue, mais la dissociation objet-sujet reste incomplète puisque la structure dégagée est considérée comme faisant partie du langage inconscient des Indiens (LEVI-STRAUSS 1955; GALLY 1986, p. 88-89). Cette ambiguïté se retrouve du reste dans toute l'oeuvre du grand ethnologue, particulièrement dans ses travaux sur les mythes amérindiens.

Enfin, rappelons pour terminer que le style n'est jamais figé, mais qu'il évolue et se transforme au cours du temps. Si l'esthétique est souvent du domaine de la tradition, on la rencontre également du côté de l'innovation. L'art peut être un art de réaction et d'opposition. Les corsages très richement décorés des indiennes Kuna du Panama ont été imposés par les missionnaires pour cacher la poitrine des femmes. Ils n'en constituent pas moins aujourd'hui l'une des manifestations esthétiques les plus spécifiques des femmes de cette population et participent pleinement à l'affirmation de leur identité (Michel Perrin).

3. Le rapport à l'ethnie

Venons en maintenant au point qui nous intéresse plus particulièrement ici, celui d'une éventuelle relation entre style et ethnie. Bien que n'abordant pas cette question de front, Leroi-Gourhan établit une relation implicite entre ces deux réalités. On ne peut plus aujourd'hui en rester là car la question est autrement complexe. Les deux termes de l'équivalence correspondent en effet à des réalités mouvantes en continuel devenir.

Construction de la relation style-ethnie

1. Faisons tout d'abord remarquer qu'un style n'est jamais homogène. Tout style a ses contraintes sociales et son espace de liberté individuelle. C'est à l'intérieur de ce second espace que se situe l'innovation. Si les contraintes sont maximales dans les domaines régis par le symbolique donc au niveau de l'esthétique figurative, l'esthétique fonctionnelle et décorative peuvent présenter des hétérogénéités plus grandes.

Le style est généralement conçu comme l'affirmation d'une identité. Il ne peut pas être pensé sans l'opposition et l'altérité. Les pasteurs du lac Baringo au Kenya portent des ornements d'oreilles spécifiques de leurs groupes ethniques et ces parures s'affichent avec d'autant plus d'ostentation que les rapports entre groupes distincts sont plus tendus (HODDER 1982). On signale néanmoins des

exceptions. Certaines tribus de Nouvelle Guinée n'ont jamais vu leurs voisins séparés d'eux par de très hautes montagnes. Les propriétés esthétiques de chaque groupe se développent et se particularisent ici dans l'isolement le plus complet (Pierre Lemonnier).

Gardons nous pourtant d'établir immédiatement une équivalence entre style et identité. Ces concepts ne sont pas totalement superposables. On a avancé l'idée que l'identité puisse correspondre à ce que l'observé revendique, tandis que le style serait limité aux particularités que l'observateur identifie. Cela fait penser à la structure d'une typologie où les caractéristiques intrinsèques sont les faits de style et les caractéristiques extrinsèques (fonctionnelles) les diverses identités pensées en termes d'opposition. Si l'on retient cette conception, l'identité ne pourra jamais être une catégorie scientifique, un problème que nous avons déjà rencontré dans notre approche ethnoarchéologique de l'ethnie ⁴.

L'identité peut s'affirmer à tous les niveaux de l'échelle sociale : individu, classe, ethnie, paroisse imposée par le colonisateur, nation. L'équivalence style-ethnie est donc trop réductrice.

Un même patrimoine esthétique peut se répartir de façon hétérogène dans une même société. Certaines classes de la société pourront revendiquer une esthétique marquant leur identité par opposition aux autres fractions de la société. L'art du cuir des Touareg maliens fait appel à un ensemble homogène de décors et de symboles figuratifs. Le Touareg et à sa suite, l'ethnologue pourront néanmoins distinguer très clairement les coussins utilisés par les nobles, au style dépouillé, des coussins richement décorés, apanage des gens de basses conditions, artisans et anciens esclaves (Catherine Hinker).

Un même patrimoine esthétique peut être utilisé au même moment à des fins différentes témoignant des contradictions de la société. Les coiffures tressées africaines occupent un espace esthétique hétérogène situé à cheval sur la tradition et les modes modernes. Les coiffures propres à certains groupes ethniques ou à certaines classes sociales portées lors des cérémonies - naissances, mariages, deuils - coexistent avec des coiffures

de fantaisie évoluant rapidement en fonction des modes urbaines et les significations qu'on donne à ces dernières se situent alors dans la modernité (Bruno Martinelli).

L'analyse géographique des productions esthétiques ne permet pas toujours d'isoler des provinces dont il est possible d'identifier le contenu social et/ou ethnique. L'analyse "archéologique" des productions artistiques du Sépik en Nouvelle Guinée ne permet pas de retrouver les provinces linguistiques (Ingrid Sénépart).

2. Les mêmes difficultés se rencontrent au niveau de la définition de l'ethnie. Si l'on se réfère au domaine africain qui nous est le plus familier, nous constatons que les ethnologues éprouvent aujourd'hui la plus grande réticence à parler d'ethnies. Les positions adoptées par les chercheurs a néanmoins évolué au cours du temps car la question est politiquement sensible vu les tensions qui peuvent exister entre les états-nations nés des indépendances et les aspirations autonomistes des diverses populations locales. Cette question d'actualité n'est pas propre à ce continent. Aux tendances déconstructives des années 80 niant toute réalité à l'ethnie succède aujourd'hui des positions plus nuancées qui nous incitent à reprendre l'analyse de la complexité sociale des diverses populations concernées sur de nouvelles bases plus objectives (voir par ex. *Peuls et Mandingues* 1997; GALLAY à paraître b).

Dans ce cadre la définition que donne Claude Lévi-Strauss de l'ethnie nous paraît un bonne base de discussion de la question :

"Une société est faite d'individus et de groupes qui communiquent entre eux. Cependant, la présence ou l'absence de communication ne cesse pas aux frontières de la société. Plutôt que de frontières rigides, il s'agit de seuils, marqués par un affaiblissement ou une déformation de la communication, et, où, sans disparaître, celle-ci passe par un niveau minimum (...). Dans toute société, (cette) communication s'opère au moins à trois niveaux : communication des femmes; communication des biens; communication des messages. Par conséquent, l'étude du système de parenté, celle du système économique et celle du système linguistique offrent certaines analogies." (LEVI-STRAUSS 1966, p. 326).

Considérer l'ethnie comme un ensemble aux frontières desquelles la communication passe par un minimum débouche en effet sur des analyses permettant d'intégrer le morphologique et le spatial. Il devient dès lors possible d'établir le pont que nous recherchons entre ethnologie et archéologie (GALLAY 1990).

(4) Le classement des traditions retenu dans notre analyse de la céramique du Delta intérieur du Niger est une typologie dont les catégories extrinsèques (de type F) correspondent aux appartenances ethniques revendiquées par nos informateurs. Cette dernière est donc partiellement fondée sur une catégorisation propre au contexte social observé et échappe donc aux contraintes d'un discours scientifique nécessitant une claire distinction entre réalité et outil de compréhension.

Approche ethnoarchéologique

Le rapide tour d'horizon que nous avons entrepris des questions ethnologiques nous montre la complexité des problèmes liés à l'identification des populations actuelles et l'on est en droit de penser que la situation ne devait guère être différente dans le passé.

Il convient donc aujourd'hui de se doter des moyens conceptuels d'une telle analyse si l'on veut développer une véritable histoire des peuplements humains anciens.

L'ethnoarchéologie de l'ethnie nous offre aujourd'hui les moyens d'approfondir cette problématique, la question posée étant la suivante : comment gérer l'approche archéologique du style des objets pour lui donner un sens au niveau de l'identité sociale et ethnique ?

Nous avons nous-même abordé cette question dans le domaine africain en étudiant les relations existant entre traditions céramiques et ethnies dans le delta intérieur du Niger au Mali. Sans entrer dans le détail de ces recherches, rappelons les étapes élémentaires de cette réflexion.

La première étape concerne l'analyse du contexte de production de la céramique et comporte trois volets :

1. l'analyse de la structure des formations sociales et de leur dynamique évolutive,
2. l'analyse des propriétés de faits matériels pouvant être considérés comme des faits de style. Ces derniers regroupent certaines caractéristiques des chaînes opératoires de montage non déterminées par les contraintes de la matière, notamment le manière d'aborder la première phase de montage d'un récipient ainsi que des caractéristiques morphologiques et décoratives permettant de distinguer les différentes traditions,
3. l'analyse du mode d'articulation des deux catégories de faits et la mise en évidence du rôle essentiel joué par les sphères d'endogamie des potières qui assurent l'articulation entre le domaine du social et le domaine du spatial potentiellement accessible à la recherche archéologique.

La seconde étape aborde les modalités de diffusion des céramiques à travers l'analyse des trajets des potières en direction des lieux de vente, villages extérieurs et marchés, et les trajets éventuels des acheteurs des lieux de résidence aux lieux d'achat.

La modélisation de ces mécanismes (DE CEUNINCK, à paraître) permet de générer des dispositions spatiales des faits matériels recoupant entièrement les cartes de répartition réalisées directement à partir de l'observation des faits matériels et des inventaires des diverses unités d'habitation (BURRI 1996).

Il devient possible d'établir sur cette base une procédure d'analyse des faits archéologiques permettant de remonter de la structuration spatiale des faits matériels à leur signification ethnique, même dans le cas où, comme au Mali, plusieurs groupes ethniques se partagent les mêmes territoires.

Nous pouvons désormais revenir aux Lépointiens. L'interprétation des vestiges matériels en termes d'ethnicité et de dynamique historique reste l'un des domaines les plus délicats de la recherche archéologique. La définition que donne Claude Lévi-Strauss de l'ethnie permet néanmoins de jeter les bases d'une analyse. Le rôle joué par les sphères d'endogamie, évoqué par cet auteur, a largement été confirmé par nos enquêtes africaines.

Plus largement, cette définition démontre le rôle essentiel joué par les continuités et les discontinuités qui affectent la communication entre les divers groupes humains. L'ethnologie nous enseigne néanmoins que ces dernières, dont les plus importantes s'expriment au niveau des faits matériels dans les divers degrés de faits, donc dans le style, peuvent avoir plusieurs origines distinctes et ne pas coïncider obligatoirement dans l'espace.

Cette situation a d'importantes conséquences pour la recherche archéologique. Dans la pratique courante de la discipline, la définition des " cultures " archéologiques constitue la démarche initiale de la recherche et de nombreux archéologues s'y consacrent presque exclusivement. Circonscrire les principales cultures est un passage obligé et le préliminaire indispensable à tout approfondissement de la réalité ancienne dans le domaine fonctionnel des techniques, de l'économie ou de l'idéologie. L'analyse à laquelle nous nous sommes astreint ici conduit pourtant à un total renversement de perspective. L'identification archéologique d'une population ou d'une ethnie ne peut pas être une démarche empirique préliminaire reposant sur une description globale des faits matériels dans laquelle toutes les catégories de matériel, poteries, parures, outils, armes, ont la même signification. Elle est une interprétation de haut rang reposant sur une connaissance approfondie de la société disparue et sur des hypothèses très lourdes quant à la signification culturelle, technique, économique ou sociale, des traits descriptifs mobilisés ⁵.

(5) L'analyse logiciste distingue les propositions initiales (P0) correspondant aux observations de base des propositions dérivées à partir de ces observations. Une explication de haut rang est une proposition se situant en fin de démonstration et procédant d'une succession plus ou moins grande d'autres propositions intermédiaires dérivées des propositions P0 et enchaînées selon la formule *si Pi alors pi + 1*.

On ne peut plus considérer aujourd'hui la notion de culture comme un simple cadre préalable à l'analyse de la société ; il s'agit bien au contraire de son expression la plus achevée. Donner à la culture archéologique un statut qui dépasse l'utilisation qu'en font aujourd'hui les archéologues nécessite des analyses très fines des faits de société. Les discontinuités identifiées seront en effet tour à tour l'expression de l'ouverture ou de la fermeture de la population vis à vis des populations voisines, l'affirmation de l'identité de toute la population ou d'un groupe social particulier, l'expression d'une idéologie d'origine étrangère ou de pratiques rituelles strictement locales, le résultat de réseaux d'appropriation ou d'échanges plus ou moins étendus, etc. On ne peut plus considérer cette notion comme un préalable, mais bien au contraire comme une explication de haut rang et l'expression la plus élevée de notre compréhension du passé.

De ces considérations nous tirons, en guise de conclusion, un souhait : que les Lépointiens, tour à tour culture, style et ethnie, puissent, à l'image du monde actuel, revivre dans l'histoire comme une réalité complexe construite de facettes multiples dans laquelle l'identité retrouvée s'appuie désormais sur une analyse fonctionnelle en profondeur de tous les faits archéologiques.

Alain Gallay
Université de Genève
Département d'Anthropologie et d'Ecologie
12, rue Gustave-Revilliod
CH - 1227 Carouge - Genève
e-mail: alain.gallay@anthro.unige.ch

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Arts du feu à paraître

Arts du feu et productions artisanales, Actes du Colloque (CNRS CRA, Antibes, 21-23 octobre 1999), Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire, 20, à paraître.

BURRI E. 1996

Traditions céramiques du Delta intérieur du Niger (Mali): une méthode de cartographie automatique des composantes stylistiques, Travail de diplôme, Département d'anthropologie et d'écologie de l'Université de Genève.

CLARKE D.L. 1968

Analytical archaeology, London.

DE CEUNINCK G. à paraître

La circulation des potières, dans le Delta intérieur du Niger, in *Arts du feu*.

EGGERS H.J. 1959

Einführung in die Vorgeschichte, München.

GALLAY A. 1977

Le Néolithique moyen du Jura et des plaines de la Saône: contribution à l'étude des relations Chassey-Cortailod-Michelsberg, Antiqua, 6, Frauenfeld.

GALLAY A. 1986

L'archéologie demain, Paris.

GALLAY A. 1990

L'archéologie des peuples en question, in *Peuples et archéologie*, Cours d'initiation à la préhistoire et à l'archéologie de la Suisse, 6 (Genève, 1990), éd. A. Gallay, résumé des cours, Basel, pp. 5-9.

GALLAY A. à paraître a

L'énigme campaniforme, in *Bell Beakers today: pottery, people, culture, symbols in prehistoric Europe*, Actes du Colloque (Riva del Garda, 1998), éd. F. Nicolis, Trento, à paraître.

GALLAY A. à paraître b

Peuplement et histoire de la boucle du Niger (Mali) : un exemple de recomposition sociale dans l'artisanat du feu, in *Arts du feu* à paraître.

GALLAY A., HUYSECOM E., MAYOR A. 1998

Peuples et céramiques du Delta intérieur du Niger (Mali): un bilan de cinq années de missions (1988-1993), Terra Archaeologica, 3, Mainz.

HODDER I. 1982

Symbols in action: ethnoarchaeological studies of material culture, New studies in archaeology, Cambridge.

KOSSINA G. 1911

Die Herkunft der Germanen: zur Methode der Siedlungsarchäologie, Mannus-Bibliothek, 6, Würzburg.

LEROI-GOURHAN A. 1943

Evolution et techniques, 1: l'homme et la matière, Paris.

LEROI-GOURHAN A. 1945

Evolution et techniques, 2: milieu et techniques, Paris.

LEROI-GOURHAN A. 1957a

Les cultures actuelles: la vie esthétique, in LEROI-GOURHAN A. éd., *L'homme: races et moeurs*, Encyclopédie Clartés, Paris, 1-12, feuillet 4860.

LEROI-GOURHAN A. 1957b

Les cultures actuelles : les domaines de l'esthétique, in
LEROI-GOURHAN A. éd. *L'homme : races et moeurs*,
Encyclopédie Clartés, Paris, 1-13, feuillet 4870.

LEROI-GOURHAN A. 1965

Le geste et la parole : la mémoire et les rythmes, Paris.

LEVI-STRAUSS C. 1955

Tristes tropiques, Paris.

LEVI-STRAUSS C. 1966

Anthropologie structurale, Paris.

MALLORY J.-P. 1997

*A la recherche des Indo-Européens : langue, archéologie,
mythe*, Paris.

Peuls et Mandingues 1997

*Peuls et Mandingues : dialectique des constructions
identitaires*, éd. M. de Bruijn et H. Van Dijk, Hommes et
sociétés, Keyde - Paris.

RENFREW C. 1990

L'énigme indo-européenne : archéologie et langage, Paris.

STÖCKLI W. 1975

Chronologie der jüngeren Eisenzeit im Tessin, Antiqua, 2,
Basel.

VEIT U. 1989

*Ethnic concepts in German prehistory : a case study on
the relationship between cultural identity and
archaeological objectivity*, in *Archaeological approaches to
cultural identity*, éd. S. Shennan, London, pp. 35-56.